

XYZ. La revue de la nouvelle

Le lecteur

Emmanuel Bouchard



Numéro 126, été 2016

Nouvelle d'une plage : à l'écart du tourisme de masse

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, E. (2016). Le lecteur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 18–20.

Le lecteur

Emmanuel Bouchard

AU PREMIER RANG, un sculpteur, le chapeau enfoncé sur les yeux, s'ingénie à transformer ses pâtes de sable en une forme humaine, mettant dans chacun de ses mouvements une application presque malade. Juste derrière, dans son transat, le gros s'empiffre de chips, de chocolat et de bière, étourdi par son écran. Et moi, j'essaie de parcourir Paris par les yeux de Reda: «Je vais donc comme le long d'une plage, par des guérets¹.» Depuis une heure, j'ai relu vingt fois la même page.

Les gens s'arrêtent devant l'œuvre: un homme étendu, les jambes croisées, tenant entre ses mains un prospectus imitant un livre. On l'examine de tous les côtés, on le photographie et, de temps à autre, on laisse tomber une pièce dans le verre de carton que le sculpteur a troué et relié à un récipient enfoncé dans le sable. *Pour l'artiste. Merci*, dit l'affichette.

Quand, entre deux coups de trueller, le sculpteur sort de son silence pour engueuler le gros, tout le monde se retourne. *P'vez pas faire un peu attention!* Deux bouteilles vides viennent de rouler jusqu'à la tête de la sculpture. Péniblement, l'homme se redresse, incapable de quitter son téléphone des yeux. De l'angle où il est, et vu sa taille, il n'arrive pas à se retourner complètement. Il sue à grosses gouttes, plisse les yeux, fait trembler le sol chaque fois qu'il respire. Sa voix grince comme une vieille poulie. *What do ya say?*



«Alors je me remets en marche. Le désespoir n'existe pas pour un homme qui marche [...]» Ma tête a glissé le

1. Jacques Reda, *Les ruines de Paris*, Paris, Gallimard, coll. «Poésie», 1977, p. 10.

2. *Les ruines de Paris*, p. 14.

long du mur de pierres contre lequel je suis adossé et je me suis assoupi, le livre sur le ventre. Quelques minutes seulement, si j'en juge par l'état de la sculpture, qui n'a presque pas changé quand je reviens à moi. Le gros, lui, a vidé encore quelques bouteilles, formant autour de lui un rempart à peu près circulaire. Comment arrive-t-il à garder les yeux ouverts ?

Une dame s'est arrêtée devant le lecteur, qu'elle détaille d'un œil d'experte. Le sculpteur peaufine et peaufine, cherchant manifestement à étirer le spectacle de son travail. La dame s'avance vers lui pour le questionner, mais je n'entends pas ce qu'elle lui dit. Elle rit en pointant le verre ; l'homme lui répond de manière évasive, et il retourne à son couteau de plastique pour parfaire un détail.

Le gros rigole, lui aussi, mais il a ses raisons. Dans son excitation, il a arraché les écouteurs de son appareil, qui rend maintenant le son et la musique d'un film criard. Il est seul au monde, absorbé, et il se tape les cuisses. Autour de lui, c'est un dépotoir. *Oh my God ! Myyy God !*

J'essaie d'avancer, d'ouvrir une fenêtre sur les rues parisiennes, mais tout ce que me dit Reda tombe en ruine. Il fait chaud, et le sable me colle à la peau. Derrière l'oreille, puis tout au long du cou, un grattement répété finit par me rendre la ville invisible tellement il me distrait.

J'appartiens à la plage.



C'est l'heure de la pause pour le sculpteur, qui s'est assis sur le muret servant de frontière entre le sable et la voie piétonne. Il boit un café, les yeux fixés dans le vide. De temps à autre, il remonte vers les pieds du lecteur, dont il semble attendre quelque chose, comme d'ailleurs les passants qui continuent de ralentir devant la sculpture, intéressés par ce qu'elle peut leur dire d'eux-mêmes.

Je n'arrive plus à bouger, et je sens maintenant sur moi le regard insistant de la dame qui tout à l'heure riait. Elle sourit 19

encore lorsqu'au bout de leur course ses yeux tombent sur l'affichette installée à mes pieds, qu'elle lit à haute voix, deux fois : *Pour le lecteur. Merci.*



Personne, pas même le sculpteur, fatigué, ne voit venir ce qui se joue au milieu de ces cinq mille tonnes de sable. Peut-être parce que l'œuvre, achevée, commence déjà à perdre son pouvoir d'évocation, que le mouvement l'a définitivement abandonnée. Toujours est-il que le gros, lui, a décidé de se lever. Il est ivre, complètement ivre, et il chancelle sur ses jambes. Ses bouteilles ne me protègent plus de rien : il a enjambé en titubant la frontière qu'elles formaient.

Dans mon immobilité, dans la limite des mouvements que j'arrive encore à exécuter — bouger les yeux de bas en haut —, je le vois vaciller, approcher son cul, énorme.

Je pourrais chercher à me protéger. Il serait encore temps d'alerter le sculpteur, de prévenir la catastrophe, mais je ne bronche pas ; c'est le cri de la dame, juste avant la chute, qui enfin réanime les images dont le sable m'obstrue la vue depuis le début de la journée : la Conciergerie, le Pont-Neuf et les bateaux-mouches.